

Narbonne, le Dimanche 8 Juillet 1906.

Mon cher ami,

Je veux consacrer une longue partie de cette soirée de dimanche à t'écrire cette lettre que je te dois d'ailleurs depuis longtemps; tes cinq cahiers de poésies, avec leurs couvertures bleues, sont toujours là, sous ma main, et si tu veux, nous allons les entrouvrir, au hasard? Cela me sera bien plus agréable que d'aller rôder à travers les rues de Narbonne et à la merci du vent, en compagnie de quelque camarade avec lequel je ne pourrais causer des choses qui me sont chères; d'ailleurs, j'ai pour habitude de m'isoler afin de ne pas voir passer, monotones, les bras ballants, de minute en minute, quelques soldats rouges et bleus (Tiens! voilà une réminiscence de Musset: un dragon jaune et vert qui dormait dans du foin). Et je pousse cette manie à quitter mon pantalon rouge, à glisser un pantalon blanc, pour me donner l'illusion de n'être plus soldat pour quelques heures... Tu vois donc que je soigne mon système nerveux. Je viens travailler ou plutôt lire ici, dans la salle à manger d'un sergent-major, natif de Corbère; j'ai une entière liberté. C'est ainsi que j'ai pu lire *La Glu* de Richepin... *Le souper des Pleureuses* réunion de nouvelles fort peu intéressantes mais signées Catulle Mendès. *Notre Cœur* le roman de Maupassant... que je connaissais pourtant déjà, et que tu dois connaître aussi.

J'ai lu aussi à la caserne deux livres qui rôdaient entre deux paquetages: *Les Vrais Riches*, roman toujours et sans cesse «providentiel» de Coppée, et *Jours d'épreuve*, de P. Margueritte.

A Montpellier, où comme tu le sais je suis allé pour mon concours (entre parenthèses, je ne suis pas mécontent de ma dissertation espagnole, mais, comme tu le comprends, je ne puis pas compter sur un succès), à Montpellier, dis-je, j'ai eu des vellétés de dépenser 3,50. J'entrai donc dans une librairie, en quête de *Mes Paradis*, mais ils ne s'y trouvaient pas. Bref, je me suis vu obligé d'acheter un livre de poètes contemporains, et j'ai eu le tort de délaissier, de dédaigner une belle édition des *Trophées*, pour prendre un livre de Samain *Au flanc du vase*, édition du Mercure de France. Bref, je n'en ai pas eu pour mon argent, et Samain n'est pas un si bon poète que l'on dit... il est vrai que je n'ai pas encore lu *Le chariot d'or* ni *Au jardin de l'infante*... Mais enfin, je répète que j'ai été volé, il n'y a pas mal de pages blanches dans le livre. *Au flanc du vase* ne comprend qu'une vingtaine de poésies, vraiment belles et d'une facture grecque. Pour faire un volume on y a ajouté un petit drame *Polyphème* et des *Poèmes inachevés* et tout cela ne procure pas des émotions.

Voilà en un mot le bilan de mes lectures de ce mois de juin, j'oubliais d'y ajouter *Le Duel* de Lavedan, une pièce fort bien écrite, sorte de duel entre l'amour charnel et la religion (pièces de l'Illustration).

A Montpellier, j'ai rencontré Jean Amade, le jeune professeur de lycée. Il m'a accompagné chez lui. Sa chambre se trouve dans une villa, au milieu des jardins. Il y possède une jolie bibliothèque d'auteurs espagnols, catalans et français. La plupart de ces livres sont offerts par de jeunes littérateurs qu'il a pu connaître à Toulouse, qui est un centre littéraire assez important. Je t'assure qu'il doit faire bon travailler dans cette chambre.

Je n'ai pas osé lui demander si la "Revue" dont il m'avait déjà parlé avait des chances de paraître bientôt en Roussillon ; j'étais d'ailleurs quelque peu occupé par les épreuves de mon concours.

Je t'avais déjà annoncé que j'avais l'intention d'adresser mes poésies à la "Revue de Paris". Je sais qu'on ne me les acceptera pas sans quelques difficultés, car la "Revue de Paris" n'est pas une revue de jeunes, et elle vaut bien "La Revue des deux Mondes", à mon sens. Je pourrais faire cet envoi par l'intermédiaire de J. Amade qui y a publié un article dans le temps, mais je préfère ne pas avoir recours à autrui. Je tâcherai de me débrouiller tout seul. Donc, dimanche prochain, si j'ai la chance d'aller à Ille, et si j'ai le temps, je commencerai à préparer mon envoi. Il se pourrait que je commence aussi une série de chroniques littéraires au "Petit Catalan". Peut-être ferai-je les démarches nécessaires.

Je me propose de continuer quelque peu le catalan; je n'en ai fait qu'une semaine durant les grandes vacances dernières, et je n'ai pas été fâché du résultat; je continuerai donc et j'envierai bien quelque nouvelle poésie ou un article de littérature à la Société Littéraire de Perpignan; j'ose espérer que tu feras de même, car tu as déjà composé plusieurs jolies poésies; tu as d'ailleurs le temps de penser à cela, puisque ce concours ouvre en novembre. Pense que si tu veux être sûr de ta médaille d'argent ou de vermeil tu dois écrire quelques poésies d'un caractère local, à la louange de notre pays très cher; ou bien un sonnet scriptural sur Fine que tu connais si bien. Les sujets ne manquent pas. Tu as d'ailleurs essayé ce genre dans ton *Matin d'hiver en Roussillon*.

Il me serait agréable de voir nos deux noms ainsi réunis, dans le compte rendu des récompenses, toi dans la branche des poésies françaises, et moi dans celle des poésies catalanes. Tu connais sans doute l'horreur que j'éprouve pour les Jeux Floraux de Toulouse par exemple, où triomphe la religion et la plate imitation de Lamartine.

Je fais une exception pour Perpignan, et je donnerai les raisons.

1. On est sûr d'être examiné par des poètes; le cléricisme n'a aucune influence sur le jury qui doit se composer à mon sens du musical Saisset, du facile A. Bausil, du classique J. Pons.
2. Et puis, on a un avantage, celui de se faire connaître dans notre coin, dans notre province, celui d'être déjà apprécié par les littérateurs provinciaux. Or, tu sais qu'en ces temps-ci, les poètes doivent se borner à chercher la notoriété dans leur ville ; c'est du moins la première conquête à faire.

Tout cela n'est pas à dédaigner, mon cher, et j'espère t'avoir convaincu. Et maintenant que je t'ai confié mes rêves et mes espoirs (hélas! pourquoi n'est-il pas question d'une jeune fille douce et charmante, qui me reconduirait avec elle ma muse égarée!).

Maintenant je vais tâcher de t'entretenir de tes cinq cahiers, que j'ai eu le temps de lire... et de relire aussi. (Je vais être rapide et ne pas faire de phrases. Tâche du moins de ne pas les recopier sur ton cahier, comme j'ai vu. J'en aurais honte, mon cher. Tu sais bien que j'écris sans songer à l'harmonie, ni au style. Ces notes prosaïques, ces petites phrases courtes ne sont pas dignes d'être conservées. Lorsque tu auras besoin de quelque appréciation délicate sur quelques-unes de tes poésies, tu auras soin de m'en avertir, et je prendrai une plume neuve, à cette occasion.)

Cinquième cahier: mauvais *Prélude*: trop de mots pour n'exprimer qu'une seule idée. *Mon Rêve*, poésie exquise. Il me plaît aussi, ce sonnet sur la catastrophe de Courrières:

*Enlacé de rosiers grimpants ainsi que sur
Un chêne au tronc noueux un vert rameau de lierre.*

Virgile aurait dit un noir rameau de lierre... Pourquoi n'as-tu pas lu les *Géorgiques*, les *Bucoliques*? Cherche donc une traduction. Et il ne me déplaît pas, non plus, ce *Chemin de l'Ecole*. Ni le *Soir d'amour* (titre fort laid) (rimes qui ont une parenté avec les chevilles: ô rieuse, ô pâle, cheveux de comète). J'y admire ces derniers vers:

*je dirai... je ne dirai rien.
car tu sais bien
Que je t'aime bien fort...*

Tu peux conserver *Au temps d'hiver*. Il y a de jolies choses:

*Nous nous sommes tant aimés
que pour jamais
Il fit azur dans ta chambre.*

C'est trop long. Je supprimerais à ta place les deux premiers couplets.

Et puis, vois le beau début:

*Il fait bleu, pas vrai,
m'amour?...*

- Assez intéressant ton poème sur les Anges...

- *Rêve bleu* Beaucoup de mouvement, mais que de chevilles dans un seul couplet:

*ce suprême... (Pernod?) classiquement?
Bien gentiment?*

- Jolie chanson, celle de tes cloches, et gentil aussi ce qu'elle imagina, ta *Douce aux lèvres de grenat*. Mais pourquoi les instruments sont-ils sans âmes? Il était pourtant si facile de dire: Au son des instruments pleins d'âmes...

- *Son image*. Exquis, mon cher. Le dernier couplet ne me satisfait pas cependant.

- *Au coin du feu*. Sujet assez banal. Un joli vers:

Ils parlent temps, saisons, labours, lunes, semailles...

Mais je ne sais comment tu oses écrire ainsi:

*«Bien le bonsoir à tous» chacun gagne son gîte
Et s'en va s'alléger d'un somme copieux
La mère se soulève et d'un baiser pieux
Apaie son enfant qu'un rêve d'ange agite.
(Harmonie)*

Que de platitude!

- *Ma souffrance* comme tu dis on dirait du Sully-Prudhomme. C'est cependant trop long et trop lent, peut-être j'ai cette impression parce que je suis habitué à tes autres poésies, d'ordinaire plus mouvementées, à l'imitation de ce fougueux poète qu'est Richepin.

Je laisse quelques poésies. Si j'avais le temps, je te dirais qu'elles ne sont pas passables. Très jolis ces *lilas*. J'avais eu tort de te dire le contraire, lors de mon passage à Perpignan. Charmante, ta *Rancune*. Trop fantaisiste, l'histoire des bracelets. Dans *Les remords de l'Emir*, te voilà racinien:

Un spectre, cette nuit, à mes yeux s'est offert.

Laissons les danses Macabres et les excursions de Diogène. Jolie, l'idée de comparer ton amour à un grand soleil rouge. Il y a des affinités entre les poètes; A. Samain compare aussi son

amour finissant à un soleil du crépuscule. Moi, je n'aurais jamais songé à ces images splendides. J'en suis encore aux libellules et aux rainettes, dans les herbes. Je ne les ai quittées que rarement, pour parler des ballerines (turlututu, ma ballerine), des brumes qui pissent et des princes ventrus (tiens ! je l'ai perdu, mon prince ventru. Je le regrette. En aurais-tu une copie, par hasard?).

Et toi aussi, tu penses parfois à Suzon la blonde, et tu as raison, ma foi, car elle t'a inspiré une jolie suite de couplets.

Et tu me permettras de ne pas examiner de la sorte tes autres cahiers; tu vois que je n'ai plus de place. En passant, permets-moi aussi de te conseiller de ne plus t'occuper des cousines des Annales et des Monologues marseillais. C'est de la galanterie inutile, ô cousin.

Il se pourrait que je passe à Perpignan le 14 juillet, à 7 heures du soir ou même à 2 h 1/2. Je n'ai cependant pas encore l'intention de m'y arrêter. Il faudra que je songe à te rendre tes cinq cahiers, je les porterai peut-être avec moi, lorsque j'irai à Ille. Si tu te trouvais à la gare tu pourrais les prendre. Mais je m'arrangerai, par l'intermédiaire de mon frère.

Ton ami très dévoué,

J. PONS.

Que cette lettre ne te détraque pas. Sois toujours bon élève et ne t'occupe pas tant de petits vers. C'est parce que j'avais le même défaut, parce que j'avais complètement négligé les mathém[atiques] et l'allemand que j'ai refait ma rhéto[rique]. Lutte donc contre tes crises sentimentales et n'oublie pas que la poésie n'est qu'un dessert.

Perdre une bourse, ce serait payer assez cher l'avantage de rimer avec entrain.